

Conférence inaugurale
Colloque « Stratégies de la traduction:
Traduction des Livres Sacrés »

Abderrezak BANNOUR
Université de Tunis - Tunisie -
a.bannour@hotmail.fr

Mesdames, messieurs,
Que la paix soit avec vous !

Me voilà derrière la charrue dans le sillage d'une noble tradition, celle de confier à un invité la tâche d'introduire au thème du colloque. Oui, voilà que vient mon tour de me retrouver pris entre le marteau d'un survol panoramique exhaustif, mais superficiel, et l'enclume des intervenants, sur les plates-bandes desquels une analyse poussée ne peut éviter de marcher. Me voilà aussi embarrassé entre deux sentiments contradictoires et tout à la fois excitants: celui de me sentir honoré par la confiance d'assumer la redoutable charge d'introduire à une question aussi problématique et le fait d'envier ceux qui m'ont précédé à cette table pour introduire des thèmes plus profanes. Je me sens donc en quelque sorte piégé par une question visiblement sans issues théoriques, et qui ne cesse d'être assistée par l'exubérance de la pratique. Mais vous savez que je ne suis pas homme à fuir les défis...

Dans le détail de l'intitulé « *Traduction des livres sacrés* » décliné sous forme d'un long syntagme nominal se cache le diable de la détermination « *des livres sacrés* ». Nous avons déjà tant à faire avec la « traduction des livres » pour nous accabler de cet adjectif aussi ambigu que les textes qu'il qualifie. On a d'autant plus envie de se débarrasser de ces

pédicules qu'on est des praticiens aux cheveux blanchis (quand on en a) par les soucis de la traduction profane. C'est le même sentiment d'impuissance qu'on ressent devant ces mots qui massicotent comme une guillotine, en donnant l'impression qu'ils rajoutent. C'est comme cet adverbe « bien » dont on ne soupçonne l'effet pervers que quand une fille vous dit « je t'aime bien ». Jamais un « bien » ne vous fera autant mal.

Pourtant, nous sommes des gens du Livre (أهل الكتاب) et il n'était nul besoin d'ajouter « sacré » pour épuiser toute l'extension de ce terme. On ne ressentait pas la nécessité d'adjoindre cet adjectif, parce que l'écriture était déjà synonyme de « sacrée ». Je ne parle pas de ces premiers temps où l'acte d'écrire était une des plus haute fonction sacerdotale (interdite sous peine de mort aux femmes) ; et dont nous gardons des traces dans le respect quasi-religieux de tout ce qui est écrit. Nous continuons à « ouvrir le livre » pour lire le « mektoub », « notre mektoub », que chacun de nous arbore sur son front. Je parle des *Écritures* (avec majuscule), synonyme des trois livres révélés la Tora, l'Évangile et le Coran. Sans l'adjonction de saintes (les saintes écritures), même si une tendance christo-centriste l'a réduite à la Bible.

L'argumentaire du colloque commence par une phrase aussi ambivalente qu'un verset opaque, plus sujette aux interprétations qu'un *etc.* de notaire (Dieu nous en préserve !). Car même le pseudo-sentiment de sécurité généré par la phrase « toute traduction d'un livre sacré », flanqué d'une liste chronologiquement ordonnée des livres dits « révélés » s'envole avec de sadiques points de suspension qui nous ramènent dans le sillage du doute récoltant au passage un gros point de suspicion, aussi problématique qu'une faucille dans une gargoulette.

Les traditions orales ne nous intéresseront donc pas, même si rares sont les religions qui n'aient pas commencé par être d'abord de tradition orale, voire nulles si l'on considère que le babisme (Le *Bayân* (البیان) de Bâb), son pendant le bahâ'isme (avec son *الكتاب الأقدس*, *Le livre le plus saint*) et le livre de Joseph Smith qui fonda le mormonisme, (et son fameux *Livre de Mormon*) ne sont pas des religions mais des sectes hérétiques (les premiers issues de l'Islam, le second du christianisme). Nous aurions donc à débattre la question de savoir ce que c'est qu'un « livre », lequel fait partie de l'extension de ce terme et lequel n'en fait pas partie. Car des livres sacrés, on ne doit en exclure ni les plus anciens, ni les plus récents. Certains se confondent avec le début de l'histoire, comme les milliers de tablettes qui forment les textes du déluge et la cosmogonie mésopotamienne, ou le *Livre des morts* égyptien ou tibétain... les premiers textes sacrés chinois écrits sur les carapaces de tortue, ou le texte fondateur du brahmanisme hindouiste, le *Rig-Veda*, d'autres ont des datations douteuses ou controversées comme les *Bhagavad-Gîtâ*, ou le plus vieux manuscrit du bouddhisme le *Dharmapada* ou le livre vieux perse des *Gatha* (chants) avestiques de Zarathushtra...

D'autres plus récents transcrivent une tradition orale millénaire comme le *Popol-Vuh* maya, le *Gurû Granth Sahib* le livre sacré des Sikhs.

En fait, il n'y a pas une civilisation qui n'ait pas connu son « texte sacré », même les civilisations les plus profondément ancrées dans l'oralité. Ce « texte » peut être très court. Il peut s'agir d'une représentation graphique, des pictogrammes ou une figuration totémique, mais peu se sont hissées au niveau de la transcription du logos transmissible et canonisé. Vous voyez qu'il n'aurait pas été possible de

prévenir des interventions qui nous parleraient de la façon de traduire en mots une peinture rupestre ou la gravure d'un mammoth sur le flanc d'une montagne du Hoggar.

Intraduisibilité vs Universalité, le tiers exclu: l'hégémonie culturelle ou le compromis de la traduction

A. Quand le texte sacré fait partie des prérogatives des initiés comme le *Rig Veda* de la religion des brahmanes de l'Inde ou le *Livre des morts* des anciens Égyptiens, il n'est pas question de le divulguer sous peine de mort, mais quand la religion vise à l'universalité et à la diffusion au plus grand nombre de fidèles, à la « vulgarisation », dirions-nous, le problème de la particularité de la langue se pose soit comme une barrière qui en empêche la propagation (là, la traduction devient la planche de salut), soit comme un pont nécessaire, passage obligé, qui seul sera en mesure d'en véhiculer fidèlement le contenu (là, force est de dénigrer l'acte de traduction, d'en faire un acte sacrilège). **Le Coran** est arabe et il n'est *Le Coran* qu'en arabe!!! N'allez pas chercher ailleurs l'amalgame entre Islam et arabité.

Le Coran serait « intraduisible », non pas parce qu'on ne pourrait pas, mais parce qu'on ne devrait pas. Ce serait un acte sacrilège!!! Que *Le Coran* soit la parole de Dieu ou uniquement son inspiration, cela revient au même. La volonté de Dieu ayant été d'énoncer sa parole en arabe, c'est une façon d'élire l'arabe langue sacrée par excellence. On ne peut y déroger, sans être infidèle. On est infidèle à la parole divine de plusieurs façons, on peut y compter le fait de traduire la parole divine. Les traducteurs sont parmi les plus infidèles. Cela est bien connu. Mais les voilà infidèles dans un sens tout à fait inattendu.

A l'extrême exactitude de la source, les traducteurs vont opposer la variation et les approximations de leurs essais, et à l'unicité, ils oseront alléguer le multiple. A la fixité des langues sacrées (qui sont presque toutes des langues mortes) ils prétendent faire correspondre des langues vives. Traduire *Le Coran* en arabe dialectal !? Je vous laisse imaginer le choc que produirait ce sacrilège.

B. Mais qui vise à l'universalité (صالح لكل مكان وزمان!) ne peut que choisir, soit imposer sa langue à tous, soit se faire traduire, avec ce que cela présuppose comme « rejet » quand il s'agit d'un texte, d'une langue (ou les deux), « sacrés », comme c'est le cas pour *Le Coran*, véritable parole de Dieu, pour les Musulmans, auxquels on ne saurait « toucher » en principe : langue d'Adam pour certains, celle du paradis pour d'autres, langue révélée en tout cas (polémique qui a duré plusieurs siècles et qui explique partiellement l'absence de dictionnaire étymologique arabe, querelle qu'il serait faux de croire entièrement ensevelie !). Voilà les termes d'un nécessaire compromis. Mais est-il suffisant voire seulement possible ?

En tout cas, c'est par impuissance ou de guerre lasse qu'on accepte d'en porter le contenu dans une autre langue. C'est de ce compromis qui ressemble plus à une défaite ou à une concession qu'à une séparation réelle et convaincue de la lettre et de l'esprit que ce colloque se propose de débattre.

En fait, quelle religion ne se croit pas vouée à l'universalité ? Si elle se fait ou se croit porteuse de la parole divine, d'un message céleste, c'est une alternative à laquelle elle ne peut échapper. Dieu doit être universel, maître du monde (ربّ العالمين), sinon il n'est pas Dieu, sa grandeur n'est pas discutable. Il est UN, unique, omnipotent, omniscient,

omniprésent... Chaque religion parle au nom de Dieu, celui qu'elle ne considère pas seulement comme le sien, mais comme si, pour être accompli dans son universalité, il **doit** être celui de tous. Voilà pourquoi chacun pense que sa religion doit dominer le monde, qu'elle est la meilleure, la seule, l'incomparable, la dernière, la plus sacrée... c'est viscéral, fondateur. La guerre des religions n'est pas qu'un prétexte...

Au-delà de la sacralité, l'opacité réelle ou supposée:

Comme un rêve qui ne peut pas, ne doit pas être clair et transparent, la langue des oracles se doit d'être obscure, voilée, délirante, caverneuse, imagée, et dense... C'est le propre des textes opaques. Les textes voués à transmettre un message clair, unidirectionnel ou littéral sont dits transparents. Alors, vu le caractère transcendant qu'on veut coller aux textes sacrés, même les plus clairs seront tartinés de couches imaginaires de « sens voilés », de « charges intentionnelles », de « messages sous-jacents » qui ne peuvent être accessibles qu'aux initiés, qu'ils soient exégètes drapés et enturbannés ou prêtres à moitié nus, savants érudits ou analphabètes confirmés, voire charlatans, fous et épileptiques...

...Quand on a affaire à un texte opaque (donc qui présente forcément de multiples couches, et par suite des interprétations multiples impliquant ainsi des traductions à l'infini) auquel on peut faire dire souvent plus qu'il ne dit, car il n'y a que les plaisantins qui lui font dire moins, cela laisse une marge de manœuvre non négligeable à l'infiltration des partis-pris. Si l'on sait en plus qu'il n'y a pas de traduction « neutre », on peut mesurer la latitude qu'ont les interprétations malveillantes (réfutation, dénigrement, voire désinvolture volontaire, exp. Chouraqui (1990)) de s'insinuer. Certaines chercheront à nier son caractère sacré, d'autres tireront le drap vers leur propre lecture, ou l'embrigaderont pour renforcer la position de leur lecture propre de la religion,

comme le chiisme en face du sunnisme, par exemple. Ainsi, la surinterprétation, dans un sens légèrement différent de celui que lui donne Umberto Eco, semble accompagner tous les textes sacrés. Leur traduction laisse toujours, comme celle de tous les textes opaques, un arrière goût d'insatisfaction : texte qui donne la priorité à sa forme (la fameuse beauté intrinsèque) et non à son contenu (le message patent ou latent) d'où une intrication des niveaux qui rend toute focalisation sur l'un d'eux un manquement à la valeur des autres, et vous serez décriés, quel que soit l'effort que vous aurez fourni... travail ingrat s'il en est...! On ne manquera pas de vous faire remarquer qu'il s'agit d'un texte fait pour être psalmodié, et qu'il faudrait s'occuper du rythme, mais on vous reprochera d'avoir négligé la syntaxe ou le lexique ou le sens et vice versa..., si vous focalisez exclusivement sur celui-ci et inversement. Si vous vous occupez du côté formel, on prétendra que vous avez négligé des sens « cachés » sous les mots, que seuls des exégèses éclairées peuvent révéler, etc... Alors doit-on traduire la lettre ou les commentaires, le texte ou ses avatars, le produit ou son emballage ?

Un texte sacré reste-il sacré quand il est traduit, même par celui qui le considère comme tel ? Non, car même quand c'est un Musulman qui le fait, la traduction ne manque pas d'en entamer le caractère sacré. Si on hésite à toucher *Le Coran* écrit en arabe quand on ne se sent pas « pur », moi-même je n'hésite pas à travailler sur le texte traduit comme s'il s'agissait de n'importe quel livre. Et je pense que Hamidullah ou Sadok Mazigh n'avaient pas le même regard sur le texte original que sur le volume qu'ils ont eux-mêmes produit. C'est qu'au départ, le message avait déteint sur le moyen de le véhiculer. Par la suite, l'amalgame a été consommé entre message divin et parole divine. Certains Musulmans extrémistes pensent que l'arabe est sinon la langue d'Adam, celle du paradis, du moins une langue révélée. Les anciens Hindous n'en croyaient pas moins à propos de leurs langues.

Car, ils avaient deux langues. Une (pour le) sacré et une autre (pour le) profane. Celle qui a véhiculé les préceptes de leurs dieux est le sanskrit, l'autre qu'ils utilisent dans la vie de tous les jours est le prakrit. C'est le statut de nos soit-disants « dialectes », même si nous ne voulons pas leur reconnaître le statut de langues.

Sacré:

Le « saint Coran » القرآن المقدّس؟ (sacré)- القرآن الحرام؟ (القرآن الشريف/القرآن الكريم). Il est clair qu'il s'agit d'un calque sur le modèle de «la Sainte Bible»., الكتاب المقدس, C'est cette surenchère qui fait que Bahá'Ullah intitule son livre الكتاب الأقدس *Le livre le plus saint*.

Sacrée ambivalence que cette ambivalence du sacré !

Le mot «sacré» est aussi ambivalent que le grec « hieros » ou l'arabe « حرام » (harâm). Il n'est pas synonyme de « saint » (مقدس) qui n'en rend qu'une partie. Il en est l'hyponyme. Son ambivalence tient en ce qu'il est interdit. Il est le « pur » (الطاهر) et « l'impur » (الخبث). Il ne doit pas être approché parce qu'il risque d'être souillé (البيت الحرام). Il ne doit pas être approché parce qu'il risque de souiller (الرجس) (حرام).

Dans ce sens, l'opposition en arabe de المدّس-المقدّس ne doit pas correspondre à l'opposition sacré vs profane. Elle ne

rend que l'ambivalence du sacré (الحرام). L'opposition Sacré vs profane, est parfaitement rendue par الحرام-الحلال, malgré le sous-entendu lié à « حلال » qui en fait le synonyme de « licite ». Le tabou est encore autre chose. Il se rapproche de la première acception de « sacré », sans se confondre avec lui et l'arabe le rend assez bien avec « محظور ».

Ainsi éclairé, le thème de ce colloque « traduction du texte sacré » devrait aussi couvrir les textes interdits (التنصوص المحرمة), pas seulement ceux d'Abou Nawas, mais ceux de tous les poètes arabes, par exemple.

Le sacré : phénomène scalaire:

Mais où se trouve la limite entre un texte sacré et un texte profane, je préfère dire « séculier » ? On ne peut sérieusement décider. La frontière n'est pas aussi tranchée qu'il le semble et il n'y a pas d'un côté le sacré, l'interdit et le saint et de l'autre le profane, le licite et le permis. Il existe des cas indiscutables, d'autres intermédiaires et d'autres litigieux. C'est que le sacré est un phénomène scalaire et la langue arabe le rend très nettement :

« المحرمات المبهمة », « حرام بالإجماع », « أم الكبائر », « كفر بليغ ».

De même que tout ce qui est licite n'est pas sur le même pied d'égalité : par exemple « المكروه » comme la répudiation est licite, mais elle est dépréciée comme acte.

Les *hadiths*, dont l'authenticité d'une bonne partie reste controversée, sont-ils sacrés au même titre que *Le Coran* ? Les *hadiths* du Prophète ont-ils le même degré de

sacralité que les dits de l'imam Ali pour les Chiites. Posent-ils les mêmes problèmes de traduction ? Les ex-voto et les épitaphes des pierres tombales, lieux sacrés par excellence, sont-ils sacrés au même titre que ceux qu'on vient d'évoquer ? Sinon, n'ayant pas à poser le miracle de leur mode d'énonciation, n'y aurait-il pas de problème à en transmettre le contenu, en filtrant la forme ? Ne doit-on donc pas supposer une scalarité du sacré, pour situer sur une échelle ce qui est plus et ce qui est moins sacré ? Ce qui est certain, ce qui est établi et unanime et ce qui est discutabile, ou non établi ?

C'est de ce problème que les intervenants auront certainement à débattre. Il n'est pas dit qu'un consensus en émergera, c'est pour cela que ne risquant pas plus qu'un autre de recevoir des coups, je me jetterai dans la mêlée en disant que plus un texte est « sacré » plus on a tendance à le défier. La sacralité appelle l'opacité. Elle se mesure à l'accumulation des essais de traductions.

Le sacré: relativité et distance culturelle:

La raison religieuse est la chose la moins partagée au monde. Pastichant un peu ce que disait Martinet à propos des langues, je dirai que les religions diffèrent par ce qu'elles interdisent non par ce qu'elles permettent. Et là, il n'est pas question de rechercher une quelconque logique. Sueur et urine ayant la même composition chimique, le commun des mortels ne peut comprendre pourquoi, dans la religion musulmane, l'un est considéré comme impur et pas l'autre. Le temps et l'évolution des mentalités ont de l'influence sur le sacré. Ce qui était sacré, voire tabou hier, ne l'est plus de nos jours. De même, ce qui est sacré chez les uns ne l'est pas forcément chez les autres. Motifs de dénigrement et sources de conflits et de malentendus, pour lesquels on invoque liberté d'expression et droit à l'hypocrisie, il n'y a rien de mieux que le sacré des Autres pour mettre à nu tout l'arbitraire qui régit la matière

sacrée. Les bouchers musulmans donnent à manger à leurs clients un dieu, la mère des hindouistes, incarnée dans leur vache sacrée. Personne ne comprendra le sens du mot « tragédie » en grec « tragodos » (le chant du bouc), s'il n'a pas en tête le bouc sacré, Pan et Satyre, comme dieux phalliques. Le Pape et le Sultan s'opposent diamétralement sur le vin et les femmes. Qui n'a pas rêvé d'être moitié pape, moitié sultan est un fieffé menteur et un hypocrite ! Celui qui le vit en pratique sera jugé mécréant par une bonne moitié de l'humanité et pécheur par l'autre moitié. C'est là que la relativité de la notion du sacré contribue à créer la fameuse « distance culturelle ». Dans les civilisations du Moyen-Orient et ses héritières, le cochon (avec le chien) est un animal sacré. Entendez sale, impur et donc prohibé. A l'instar du bouc, il est le symbole du goinfre lubrique et du dépravé. Sa chair est fermement prohibée dans la religion musulmane. Elle est fortement appréciée dans la cuisine chrétienne, mais *La Bible* en use comme allégorie d'impureté et de péché... Dans la relation des problèmes de traduisibilité liés à *La Bible*, relativement à cette « distance culturelle », Nida rapporte le non-sens créé par une telle allégorie si elle était traduite littéralement dans les langues des peuples agriculteurs de Papouasie. Une totale incompréhension se serait insinuée, car le cochon chez ce peuple représente la beauté, la richesse,... voire même un frère de lait. Les femmes papoues allaitent leurs enfants du sein droit et leurs cochons du sein gauche. On est prêt à tuer ou à se suicider pour un cochon et être un cochon dans la société papoue n'est pas une insulte, loin de là !

Que vaut la parabole du champ labouré chez les peuples nomades ou chez les Esquimaux qui vivent uniquement de la chasse ?

Ainsi donc, si la scalarité ne touche la traduction qu'au niveau de la réception et de la considération, la relativité est au

cœur du problème de la prétendue intraduisibilité.

Quand il s'agit d'une langue sacrée, le génie de la langue revêt un sens encore plus...dramatique et donc plus exclusif. Aucun mot, aucune expression d'aucune autre langue ne peut rendre un mot ou une expression de la langue sacrée. Certes « prière » n'est pas « صلاة » et « pèlerinage » n'est pas « حجّ »,... Les métaphores fondatrices ne sont pas les mêmes (لعين) n'est pas le maudit (entendre <le « mal dit »>), il est celui qu'a touché le mauvais œil... Mais la question n'est pas là, et ce n'est qu'un prétexte, pour recourir aux étymologies, car il n'existe pas deux mots de deux langues différentes, si proches soient-elles, qui soient en tout équivalents. Toutefois, les expédients pour la traduction existent et ils existeront toujours tant qu'on continuera de traduire. Ce qui est dit en vérité (sous-entendu ou présupposé), c'est un refus de l'acte de traduction dans sa totalité. Tout compromis est impossible dans ces conditions!

Les textes, l'écriture !

Paroles et grâces divines, langues sacrées, écritures saintes... Il y a beaucoup d'amalgames. Mais il faut bien distinguer langue et écriture. Une écriture peut noter plusieurs langues et une langue peut être notée grâce à plusieurs écritures. L'antique scribe égyptien notait les textes selon leur nature en hiéroglyphes, en hiératique ou encore en démotique. L'urdu est une langue indo-européenne, comme le kurde et l'iranien que note l'écriture arabe. Le turc utilisait la notation arabe avant de passer à la notation latine. Le maltais est une langue à base sémitique qui utilise un script d'inspiration latine, etc.

Mais dans tous les cas, l'écriture a permis la pérennité de la tradition, en a fixé les mots. Sans l'écriture, le plus long projet de traduction de l'histoire de l'humanité, qui a duré plus de dix siècles, à savoir la traduction du corpus bouddhique (plusieurs milliers de pages) du sanskrit en chinois, en tibétain et en japonais, n'aurait jamais vu le jour.

La sacralité, c'est la tendance au fixisme!

En Mésopotamie, les Akkadiens avaient beau transcrire en cunéiforme adapté leur langue sémitique, différente en tout du sumérien. Ils ont continué à utiliser celle de leurs prédécesseurs comme langue de liturgie. Plus proche de nous, les Coptes, qui parlent tous l'égyptien dialectal n'utilisent qu'une forme de copte archaïque en matière de religion. C'est qu'une langue ne devient pas sacrée sans une œuvre majeure, et quand une langue est porteuse d'un message divin, elle en déteint inexorablement.

Et le sacre de l'écrit!?

J'ai déjà essayé de pointer la distance qui sépare l'oral de l'écrit, parfois le décalage chronologique. *Le Coran* a été écrit 15 ans après la mort du prophète. *La Bible*, 25 ans après la mort de Jésus, pour le premier texte et 60 ans pour le dernier. La rédaction de la *Torah* dont n'existaient que des fragments s'est étalée sur 500 ans et a commencé plusieurs siècles après les événements décrits. Au temps de Bouddha (6^{ème} av. J.-C.) il n'y avait pas encore d'écriture dans la vallée de l'Indus et l'écriture n'a commencé que 3 siècles après sa mort (les bouddhistes n'ont eu leur texte sacré que 300 ans après la mort du maître. Zarathushtra aurait vécu au X^e siècle av. J.-C. mais les textes datent du IV^e siècle après J.C. soit 14 siècles plus tard. Le moyen de conservation, souvent de diffusion, du message oral porté sur support durable en devient sacré. Le cunéiforme sumérien, l'écriture hiéroglyphique

comme son nom l'indique, le *brahmi*, l'écriture maya, le *devanagari*, le koufi arabe, l'hébreu carré, etc. toutes sont considérées comme des écritures plus ou moins sacrées. Avec la banalisation de l'écriture, qui n'est plus l'apanage des scribes, l'écrit sort la religion du cercle des initiés, l'ouvre au grand public et prétend à l'universalité. Mais la liaison de la langue avec le sacré s'avère risquée. Car presque toujours, elle est vouée à la momification, rituel annonciateur de sa mort...

Traduction, écriture, sacré !

«Traduction du texte sacré»!!! Comme vous avez pu le constater, je me suis contenté de parler du syntagme déterminant « livre » et de « sacré » en évitant de parler du déterminé, c'est-à-dire de « traduction », car je ne voudrais pas empiéter sur le travail des uns et des autres... Je voudrais leur laisser le loisir d'en déployer toute l'étendue. Je voudrais seulement faire remarquer que plus des trois quarts de l'humanité ont eu connaissance de «leurs» textes sacrés à travers des traductions ou dans des langues qui ne sont pas les leurs, ...qu'ils ont souvent sacralisées.

Mais je ne voudrais pas finir sans avoir remercié nos hôtes, l'Université Es-Sénia d'Oran, la Faculté des Lettres, Langues et Arts, le Département de Traduction, l'École Doctorale de Traduction, le Laboratoire « *Didactique de la Traduction et Multilinguisme* », le Comité d'Organisation, les professeurs CHERIFI Abdelouahed et KHELIL Nasreddine et enfin tous les participants qu'ils soient intervenants ou auditeurs.

Notes:

1. Le *Bayân* (البيان) de Bab [De son vrai nom Seyyed Ali Mohammed. سيد علي محمد]. Il s'agit de plus de 8000 vers, écrits en persan et résumés en arabe (vers la fin des années 1840). Mais il existe aussi une version arabe, où Bab annonce la fin de la religion du prophète Mohammed pour la compléter, sans la renier comme religion révélée (un peu à la manière des Musulmans à l'égard du judaïsme et du christianisme), par la sienne propre. C'est la naissance du babysme. C'est un peu aussi ce que lui fit Baha'Ullâh [De son vrai nom Mirza Hussein Ali. ميرزا حسين علي] qui s'est annoncé comme le Mehdi al-montadhar (le messie des Musulmans), en 1783, avec la création de la religion dite bahâ'iyâ. Il est l'auteur d'un livre *Al-kitâb al-'aqdas* (الكتاب الأقدس). Ce «Livre le plus saint», rédigé en arabe en 1873, est composé sous forme de tablettes, et il est considéré comme sacré par les adeptes du baha'isme.

2. Le *Livre de Mormon* (un autre témoignage de Jésus-Christ), a donné lieu au mouvement (secte) mormoniste. Il doit son nom à Mormon, à un personnage sorti de la tête de l'auteur du livre, un certain Joseph Smith. Mormon, selon Smith était un prophète qui serait le descendant d'une communauté qui aurait vécu le temps du Christ. Mormon aurait vécu (entre le IV^e et V^{ème} siècle après J.-C.) sur le continent américain avant l'arrivée de Christophe Colomb. C'est un ange qui lui aurait fait la révélation de l'endroit où se trouvaient les plaques d'or gravées du texte qu'il fit dicter à sa femme et qu'il publia sous le titre «Le Livre de Mormon», en 1830. Il fut traduit la première fois en français date de 1852. Il aurait été tiré à 140 millions d'exemplaires en anglais et aurait été traduit en 107 langues.

3. Le **Veda** signifie dans la langue sacrée de l'Inde « vision »

et « connaissance ». On y reconnaît le radical «ved-». Il s'agit du livre de sagesse hindouiste le plus ancien. Constitué par un ensemble de textes, il aurait été révélé aux sages hindous assez tôt mais ils n'ont été écrits qu'entre le XIX^e et le XVI^e siècle av. J.-C.

4. La **Bhagavad-Gîtâ** veut dire en sanskrit « le chant du bienheureux ». Ce texte a été écrit entre le V^e siècle av. J.-C. et le II^e siècle av. J.-C.. Il constitue le cœur du poème épique Mahâbhârata. Le texte a connu plusieurs traductions. La première traduction anglaise, par Charles Wilkins, date de 1785. En 1823, August Wilhelm Von Schlegel, l'a traduit en latin et W. Von Humboldt l'a traduit en allemand en 1826 peu d'années avant sa mort. Le texte n'a été traduit en français qu'en 1846.

5. Ce texte date du II^e siècle après J.-C.

6. Les livres (en fait les « chants » (Gatha)) de **Zarathushtra** (زرادشت), connus sous le nom de l'*Avesta*, (i.e. l'éloge) recueil de textes sacrés de la religion mazdéenne (avec ses 1000 pages), dans l'ancien empire perse...Ils ont été traduits la première fois en 1771, par Anquetil-Duperron (1731-1805). Il s'agit là encore d'une tradition orale mise par écrit après plusieurs siècles....

7. Les livres (en fait les « chants » (Gatha)) de **Zarathushtra** (زرادشت), connus sous le nom de l'*Avesta*, (i.e. l'éloge) recueil de textes sacrés de la religion mazdéenne (avec ses 1000 pages), dans l'ancien empire perse...Ils ont été traduits la première fois en 1771, par Anquetil-Duperron (1731-1805). Il s'agit là encore d'une tradition orale mise par écrit après plusieurs siècles....

7. **Popol-Vuh** ou *Pop Wuh*, veut dire « Livre de la Communauté » en quiché. Ce document qui réunit des fragments de la cosmogonie maya a été rédigé au XVI^e pour transcrire une vieille tradition orale (qui remonterait à l'an 300 av. J.-C.). Il a été traduit en plusieurs langues européennes dont

l'espagnol. Le nom du livre lui a été donné par l'abbé Brasseur de Bourbourg quand il a publié ce livre en 1861.

8. Le **Gurû Granth Sahib** est le livre saint des Sikhs (plus de 1400 pp.), qui le considèrent comme leur Gurû (i.e. maître spirituel). Il a été composé (et chantés) à partir du XII^e siècle. Mais il n'a été mis en page qu'au début du XVII^e (1604). Les langues et les écritures sont celles de l'Inde (penjâbi, hindi, gurmukhi,...)

9. Bah'iyā (البهائية): [Dans la préface du livre, il est dit que pour faire connaître ce livre à grande échelle, dans le but de garantir une coexistence pacifique entre les peuples, il fallait, vu l'universalité du message, le traduire dans les principales langues du monde. Bahâ'Ullâh se faisait appeler « celui qui parle au nom de Dieu »: وليّ أمر الله.

10. En grec, ierōj (hieros) signifie entre autres (i.e. sacré, auguste, fort, sacrifice, etc.) épileptique.

11. Yahiya Alawi et Jawad Hadidi deux chiïtes auxquels on doit une tentative de traduire partiellement le Coran. Travail qui semble être en cours de parachèvement.

12. Il y aurait un hadith attribué au prophète Mohammed selon lequel le diable serait un chien noir.

13. Cette écriture (probablement d'origine proche-orientale) est sacrée et elle porte le nom du dieu Brahma, qui est supposé l'avoir inventée.